

## Tuer Godard vite.

Durant l'été de mes 22 ans, j'ai vu pratiquement tous les films de Godard.  
*D'A bout de souffle à one plus one....*

C'était un cauchemar. A chaque film, je sortais dépité.  
Comment ce type avait pu faire exactement ce que je commençais à imaginer.  
J'avais l'impression que dans la salle, je pensais le film et lui le réalisait, que la vie était filmée comme elle était, que la frontière écran / vie était abolie.  
Quand il filmait une voiture, c'était ma voiture, quand il filmait Brialy, c'était moi, quand il filmait Anna Karina, c'était ma femme.  
Il y avait l'intelligence et l'émotion. J'étais ému et intelligent.

Pourquoi vouloir faire des films, alors que ce type avait déjà tout fait.  
Il y avait comme une fusion insupportable entre mon esprit et son cinéma.  
Je respirais, riais, dormais Godard, je regardais, parlais Godard.

Un jour, j'ai eu son numéro en Suisse. J'ai appelé 2, 3 fois. Il répondait "*allo*" avec son accent. Je ne disais rien. Il redisait son "*allo*" et il raccrochait.

Le 14 juillet de cette année là, j'ai fait un cauchemar.  
Une armée de mercenaires (style flic en civil de *l'armée des ombres* de Melville) m'avait interdit de faire du cinéma.  
Je me trouvais condamné à aller voir des films. Un jour, seul au cinéma,  
3 ou 4 de ces mercenaires s'approchent de moi et me font sortir de la salle *manu militari*. Ils me jettent dans une voiture qui démarre en trombe... Dans un immense souterrain, ils me font courir en me tirant dessus. J'échappe miraculeusement à leurs balles et me réveille en sursaut.

Frénétique, j'explique à ma fiancée que Godard orchestre sadiquement cette chasse à l'homme.  
Elle essaye de me raisonner... en vain.

Au petit matin, ma décision de meurtre est acquise.  
1975, j'ai 22 ans, Je décide de faire des films *coûte que coûte*, pariant que mon meilleur film serait meilleur que le plus mauvais des *godards*.

.....  
2004, 29 ans plus tard, je me trouve en face de Jean Luc et de sa compagne Anne Marie dans le métro.

Il y a peu de monde. Ils sont à 2, 3 mètres de moi.  
C'est le milieu de l'après midi. Jean Luc est assis là à regarder ces chaussures, en silence. Le couple ne se parle pas. Anne Marie pense dans son coin.  
Je le regarde, il me regarde. J'hésite.  
Difficile entre 2 stations, d'expliquer à un type que vous l'avez tué, il y a 29 ans.  
Il regarde ces chaussures. Je ne comprend pas si elles sont neuves et lui font mal, ou si c'est une manière de s'occuper l'esprit.

Trop tard, ils se lèvent et sortent de la rame.

Christophe Loizillon février 2013.